

Entre Le septième sceau d'Ingmar Bergman et Invictus de Clint Eastwood, voici la double histoire de fêlés du ballon. Chacun dans son époque, pour, au final, les mêmes tenants et aboutissants. Et rappelez-vous : nous sommes peu de chose.

La finale

Il fait froid, très froid, ce matin du 15 mars 1351. La lande n'est pas propice aux galopades, et le gibier, blotti, a tout le temps de se faire trucidé. Pour ma part, je suis bien au chaud dans ce charroi qui me mène, à son rythme, jusqu'à l'endroit de la finale. Ses roues sont cerclées de fer et suivent, en toute sécurité, comme sur des glissières, des sillons parallèles de boue ou de terre durcie sur des chemins qui ne sont pas encore de fer. Les hordes de loups se dessinent de part et d'autre du trajet, pourtant notre attelage, immuable, n'y prête guère attention. Accoté au conducteur, le surveillant, bon enfant, nous prévient des différents arrêts imprévisibles lors de notre lent cheminement. Parfois un chevreuil, parfois un bandit et souvent de pauvres hères en quête de réconfort et de compagnie.

Nous sommes en pleine trêve de guerre de Cent Ans, et Jean le Bon fait tout ce qu'il peut pour arrondir les angles, surtout en vue de cette rencontre. Bannières au vent, nous sommes partis de Mouguerre le douze au matin pour aller soutenir Huceton le Gaillard, un petit gars de par chez nous, sélectionné pour participer à cette joute. Mouguerre est un petit havre de paix, situé à une journée de carriole de Bayonne, en son sud-est, et fait partie de la commune basque du Labourd. La passion suscitée par la nomination de notre Huceton dépasse, et de loin, les limites de notre hameau. Notre convoi rassemble jusqu'à ceux de Saint Martin de Seignaux et de Gaillou-de-Pountaout.

Après avoir dépassé Méoule et juste avant le contournement de Biganos, sur la laie qui mène aux landes des Nargues, une première frayeur ébranle notre équipée. Deux gaillards se dressent face à notre convoi. Frayeur ! Oui frayeur car l'enfant chéri d'Édouard III, appelé par ce dernier *the boy* est, non seulement, dans toutes les mémoires, mais surtout dans tous les mauvais coups. Déjà, à seize ans, il commandait un corps de troupe et allait contribuer à la défaite des Français à Crécy, cinq années auparavant. Son armure est noire, d'où son surnom sinistre de Prince Noir. Sa troupe, sans foi ni loi, massacre, pille et incendie. Nous sortons tout juste de la *Grande Mortalité*, rebaptisée plus tard la *Mort noire* qui laisse plus de vingt-cinq millions de morts en Europe, et d'un épisode climatique connu sous le nom de *Petit Âge de Glace* ayant son rôle, lui aussi, dans l'appauvrissement de la population. Heureusement notre angoisse est de courte durée : bien que leurs surcots soient de couleur sombre, il s'agit en fait de Guillaume de la Lande et de Geslin Lanloup. Ils demandent quelque nourriture et un peu d'eau, pressés d'aller combattre sous le commandement de Jean de Beaumanoir contre le parti de Monfort pour la sauvegarde du pays de Bretagne. Le combat des Trente est programmé une demi-lune plus tard.

Nous progressons lentement. Le fouet du charreton ne claque qu'à de rares occasions. L'allure est régulière malgré les ornières. Le convoi tangué et craque sous la charge mais la quarantaine de supporters entassés dans ce *chemin de bois* prend toutes nos infortunes de manière bon enfant. Après tout, la finale a lieu début avril, entre le 3 et le 8, en fonction des caprices du temps. Huceton a très vite été remarqué par le sélectionneur picard, pour sa force bien sûr, mais également pour sa vivacité et son intelligence de jeu. Cinquante athlètes sont retenus pour cette confrontation contre nos voisins anglais, en un lieu-dit Hampton Wick, vers une destination tenue secrète qui sera dévoilée seulement deux heures avant le coup d'envoi. La plupart des représentants français sont issus des ligues picarde et normande, comtés d'origine de ce jeu. Jean le Bon, qui n'a de bon que le sobriquet, apprécie tout particulièrement cette activité fort virile. Un de ses principaux soucis est d'ajouter à sa carrière de chevalier de nouvelles

prouesses. Il se réfère à l'adage universel, *Panem et circenses* à savoir du pain et des jeux, pour contrôler son pays. Ainsi la Soule ou Choule se développe en pays franc et la finale qui doit l'opposer à son cousin Édouard III l'excite « au plus haut pourpoint » s'esclaffe le roi français pour se vouloir drôle. Jean aime faire du l'humour et gare à celui qui ne rit pas ! La soule est le pendant, pour la piétaille, du tournoi des chevaliers. Les 50 hommes de chaque camp doivent s'affronter pour se saisir d'une pelote de chiffon et la transporter d'un point A jusqu'à un point B. Le point A se nomme Hampton Wick, le point B, mystère ! Tous les coups sont permis, public et supporters peuvent suivre l'évolution de la partie en parcourant avec les joueurs la lieue séparant généralement les villages. Il est tout de même conseillé de se tenir quelque peu à l'écart des embrouilles et castagnes de la partie.

L'estuaire de la Gironde est déjà loin derrière, le marais poitevin aussi. Nous arrivons dans le royaume de Bretagne, sujet à une guerre de succession d'une grande violence. Dans ces contrées, la peste noire n'a pas encore dit son dernier mot, le bacille de Yersin y est encore très actif et ne ménage pas sa peine. La période glaciaire a connu un pic aux alentours des années 1330, provoquant une famine catastrophique, la *Grande Famine*. Cet état de malnutrition a favorisé les effets de la peste, qui joue sur du velours considérant l'état de faiblesse de la population. Les chats, jugés par l'Église créatures démoniaques, sont rendus en partie responsables du fléau. Leur réputation surnaturelle et païenne héritée de l'Égypte ancienne est dès lors fatale aux petits félins, la plupart domestiques, dans ce milieu du XIVe siècle. Ces représentants du Diable sont remplacés dans les villes et les campagnes par des genettes domestiques qui, en plus de leur qualité de chasseresses, sont fort belles et gracieuses. Et fort puantes aussi, mais leur odeur se mélange à l'insalubrité prégnante. Dès lors, il est plus prudent pour nous de choisir des voies vicinales et d'éviter au maximum les agglomérations. En effet, ces dernières sont sujettes au pire, la concentration de population ouvrant grand la porte à la transmission du bacille.

Nous croisons Bourg des Comptes vers midi en cette belle journée du 27 mars. La veille, la journée a été bien chaude également et au chêne de Mi-Voie entre Ploermel et Josselin, le parti de Blois, celui des Bretons a mis à la raison le parti de Monfort, avec la mort du commandant anglais Robert de Bembrough. Nous avons su cela assez vite, car ce combat des Trente s'est déroulé à trois heures de galop de notre destination du soir, Guichen. Ce village construit en l'an 1101 est reconnaissable dans le pays grâce à son église, bâtie en lisière du hameau de Saint Marc (Gwizien en breton). Entouré d'emblavures, le bourg rassemble une soixante d'âmes établies autour de la paroisse, jouxtant une bonne auberge, l'auberge de St Marc, pouvant accueillir les voyageurs pour la nuit. Le lieu est agréable, assez propre, décoré sobrement, vaste, et tant mieux car cette halte est la dernière avant la grande ville de Rennes. Un savetier recoud une poulaine en bordure d'une large cour ombragée, point de mire de la douzaine de chambres plongeant sur le puits central. En dessous, les écuries. Colliers et harnais de cuir décorent l'endroit, lui aussi entretenu, permettant aux attelages de tous bords de prendre du repos dans de bonnes conditions. Cependant, après un voyage houleux qui commence à peser sur nos organismes, la paisible fin de journée est bousculée par les rumeurs du *souffle noir*. Un souffle venu de la bouche du diable embrassant les communes de Saint Senoux et de Goven à quelques jets de pierre de notre refuge.

En quittant notre train de supporters nous connaissons d'avance les limites de cet arrêt. Arrêt pourtant salvateur pour nos cervelles ainsi que pour nos corps malgré la menace sanitaire. Donc pas de gaudriole, trop risqué. Aucune relation sexuelle n'est conseillée malgré les blagues salaces qui ne cessent de fuser. Un repas frugal, compte tenu des conditions économiques du moment, nous attend. Il s'agit là d'un instant de détente et de relâchement propice au dialogue et à la connaissance des autres. Tout un chacun en avait besoin. Une fois installés, notre léger souper dans l'estomac, la plupart d'entre nous éprouvent l'envie d'aller se coucher dans un lit enfin suffisamment large pour ne pas risquer choir comme à chaque soubresaut d'un convoi en campagne.

Pour ma part, je reste dans la grande salle à manger, à regarder brûler des troncs de choux et des pelures d'oignon dans l'immense cheminée, gage de sécurité face à la puce maligne transportée par des rats rusés et pourquoi pas, vicieux. Alors que les chaumières environnantes allument des bois odorants

dans le même but, je me retrouve étrangement esseulé après que les deux médecins, affublés d'un masque en forme de long bec renfermant des épices pour couvrir l'odeur des cadavres, ont quitté la salle.

Seul ? Pas tout à fait ! Je le croyais, mais derrière moi, dans le coin opposé à la cheminée, comme s'il redoutait la chaleur, un homme ou plutôt une ombre, le visage dissimulé sous une grande capuche tel un moine cistercien disciple de Robert de Molesme, se tient là, sans bouger, attablé, un gobelet en bois devant lui. Il semble attendre ou plus exactement guetter. Son ombre projetée par la danse aléatoire de l'esprit du feu me trouble. Je suis attiré mécaniquement par cette enveloppe étrange et me retrouve face à lui sans y avoir été invité. Sans doute l'instinct grégaire du supporter. Jusque-là immobile, les avant-bras se chevauchant sur l'épaisse table meurtrie par les ans, je sens l'homme frémir. La toile de bure protège encore son regard. Il m'intrigue, son aura me fascine, sa présence m'inquiète. Dans son habit de laine brune, il est semblable à un ex-voto.

« Je ne t'ai pas encore convié à ma table, étranger » me lance le personnage énigmatique, d'une voix remplie d'une douce fermeté. Pendant qu'il prononce ces mots sibyllins, il déplie lentement ses vertèbres cervicales et je peux, enfin, apercevoir son visage. L'opposition entre la transparence de son teint et la profondeur sombre de son regard en rajoute à mon mal-être. Certes il n'y a pas de quoi à être joyeux pendant cette période délicate, mais là, quelque chose de louche plane. Pourquoi a-t-il appuyé sa non-invitation par un « encore » ? Oui pourquoi ce « pas encore convié à ma table », comme s'il avait pensé le faire, plus tard ? Et pour quelle raison aurait-il eu cette intention ? Cela trotte dans ma tête, que dis-je trotte, galope dans mon imaginaire. Avant que je ne puisse ouvrir la bouche pour demander une quelconque explication, il enchaîne : « J'ai beaucoup de travail en ce moment, avec la résurgence du mal dans les sénéchaussées avoisinantes. Le Pape a beau avoir décidé d'une trêve de sept années à compter de 1348, la maladie persiste et signe d'un sang noir ». Et il conclut : « On n'échappe pas à son destin ». Le ton de sa voix est à la limite du compatissant et ses yeux de rapace repu veulent m'ignorer. « Mon chemin ne s'arrête pas ici » continua-t-il, « demain je pars, j'ai rendez-vous à Twickenham ». Sur ce, il se lève, glisse ses mains dans sa chasuble et disparaît avant que je n'aie prononcé le moindre mot. Les flammes de la cheminée s'excitent dans l'âtre, mon dos devient de braise. Je bondis de mon tabouret comme piqué par une guêpe, renversant le gobelet. Effrayé, je prie pour ne plus rencontrer cette ombre de funeste augure.

LA SUITE DANS LE RECUEIL